Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 33

Artikel: Ce ne fut qu'un rêve
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224070

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

cieux son indignation, le père Bastian se laissait tomber sur le banc et accroupi, les dents rivées à son brûle-gueule, il me criait :

— Rentre !

A ce moment-là, je comprenais que toute discussion était impossible. Alors, piquant droit vers le rivage, je ramenais, à grands coups de rames, le bateau à son port d'attache. Puis sautant sur la grève, je déroulais la corde. Alors, mettant une demi-douzaine de perches dans l'épuisette, le père Bastian me disait d'un ton bourru :

—Tiens, donne ça à ton chat !

Tout joyeux et oubliant de dire merci, je rentrais chez moi au pas de course, tandis que le père Bastian, toussant, crachant et geignant, gravissait le raidillon et s'en allait tout droit à la pinte réclamer son petit verre d'eau-de-vie.

. . . . . .

Les années ont passé ! J'ai quitté le village. Plus tard, beaucoup plus tard, j'ai voulu revoir la baraque du père Bastian et la grève où la vague faisait son doux clapotis sur le sable. Hélas ! la baraque avait disparu, comme le vieux pêcheur qui la possédait et il n'y avait plus de grève. En lieu et place de celle-ci, on avait construit un large mur en maçonnerie tout près duquel reposaient à l'ancre, deux ou trois canots à moteur. Et sur les pelouses où, jadis, les filets de toutes dimensions séchaient au soleil, on avait disposé, de place en place, des bancs peints en vert et portant, en lettres capitales, ces trois mots : « Société de développement ».

Jean des Sapins.

LA VOCATION D'EVELINE CAUCHE

Nouvelle.

I

PENDANT que le pasteur Cauche était encore à Saint-Presle, il advint que sa fille aînée, Eveline, se lia d'amitié avec une jeune Américaine, appelée Myriam Bottomby, qui se mourait de la tuberculose au Grand-Sanatorium.

Myriam avait vingt ans, comme Eveline. Elle était très jolie et très blonde, tantôt vive et tantôt alanguie, toujours gracieuse comme une alouette et toute à ses caprices qui faisaient loi. Son père, parti de rien, était devenu roi de quelque chose : une ligne de lui, dix mots avec sa signature sur un câblogramme, il n'en fallait pas plus pour faire hausser ou baisser les Bourses du monde et créer de la richesse ou de la misère. Avec sa figure rasée, sa mâchoire anguleuse, ses yeux froids, son nez droit et son front bas, casqué de cheveux gris d'acier, il rappelait certaines de ces figures de *condottieri* qu'on voit sur des médailles du temps de la Renaissance. Ce terrible homme, âpre à la concurrence, insatiable au gain, inflexible dans la lutte, avait adoré sa femme, et adorait la fille qu'elle lui avait laissée en mourant. Aussi Myriam était-elle une enfant gâtée, très enfant, très gâtée, et déjà un peu femme ; elle aimait la toilette, la danse, le *baseball*, les bijoux, les sports, les voyages, et aussi les choses de l'art et de l'esprit, les bibelots qui coûtent cher, le livres rares, les opéras qu'on applaudit dans des loges somptueuses, les tableaux d'autel et les tombeaux qu'on va chercher dans de vieilles églises lointaines, et généralement tous les plaisirs, toutes les curiosités, tous les biens du monde. Quand elle tomba malade, les médecins les plus fameux furent appelés à la soigner : ils essayèrent sur elle les remèdes les plus nouveaux les sérums les plus savants, les traitements les plus coûteux ; elle continua à dépérir ; après quoi ils l'envoyèrent à Saint-Presle, où sa venue inquiéta le directeur du Grand-Sanatorium, qui pensa qu'elle y mourrait, et que sa mort ferait mauvais effet.

— Mais nous ne pouvons pourtant pas renvoyer les malades ! lui dit le docteur Nèche qui venait d'être appelé du Sanatorium populaire au Grand-Sanatorium.

M. Bottomby n'avait pu se résoudre à quitter sa fille, sachant qu'il ne l'avait avec lui que pour quelques mois ou quelques semaines. Il l'avait donc suivie, accompagné de ses secrétaires : du haut de la montagne où rôde la mort, il surveillait à la fois les progrès du mal invincible et le prodigieux échafaudage de millions dont sa seule activité maintenait l'équilibre. Il s'installa dans un appartement qui devint, comme par miracle, confortable et somptueux, et une pluie d'or s'abattit sur la contrée : il en tomba sur les hôtels, sur les chalets, sur les mayens, sur les garçons, les portiers et les sommeliers, sur les médecins et sur les infirmiers, sur les voituriers, les facteurs, les marchands, les malades, les pauvres et les riches. On eût dit que M. Botomby essayait d'acheter, à force de bienfaisance, la vie de sa fille, ou peut-être, dans un inconscient esprit de justice, de compenser par ses largesses la rapacité satisfaite de ses ambitions. Mais Myriam continuait à dépérir.

Comme elle s'ennuyait, le docteur Nèche eut l'idée de lui amener Eveline, qu'il avait vu grandir et pour laquelle il nourrissait une secrète tendresse. Eveline, modeste et pauvrement vêtue, était une belle fille, blanche, svelte, saine, solide, avec des yeux couleur de violette et de magnifiques cheveux châtains, aux reflets si dorés qu'ils semblaient créer de la lumière ; elle avait une de ces voix chaudes, suaves, profondes, dont le timbre, aux moindres paroles, vous saisit et vous émeut comme de la musique ; et toute sa personne dégageait ce charme indéfinissable qu'ont parfois les êtres privilégiés qui possèdent un don suprême, et ne s'en doutent pas. A la première rencontre, Myriam se prit pour elle d'une tendresse soudaine et violente, comme si cette petite étrangère incarnait tout ce que la vie a de bon ; elle la redemanda comme un enfant réclame un jouet préféré, et la voulait toujours, à la façon de ces fillettes qui ne quittent pas leur poupée.

Avec l'assentiment de ses parents, Eveline se prêta volontiers à cette fantaisie, bien que le ménage souffrît de son absence. Elle était extrêmement raisonnable, ayant dès l'enfance partagé avec sa mère les soins que demandait la nichée: cette armée de petits Cauche, qui maintenant augmentait par couples de jumeaux, et qu'il fallait nourrir de peu de chose, habiller de rien, guérir sans remèdes coûteux, peigner, laver, moucher du matin au soir. Bien qu'elle n'eût jamais esquissé le moindre flirt avec personne, elle avait l'instinct de toutes les tendresses : ce qui lui permit de comprendre et de partager celle qu'elle inspirait à cette mourante. Intuitive et spontanée, elle devinait beaucoup de choses qu'elle n'avait jamais apprises. A sa manière, elle était poète, en ce sens du moins qu'elle inventait de très belles histoires pour amuser ses cadets. Surtout, elle était musicienne: sans avoir jamais pris de leçons, elle tenait l'harmonium à l'église, rendait une âme au vieux piano de sa mère, chantait d'une voix inexperte et magnifique. Elle possédait peu de musique, mais devait à sa mémoire un répertoire assez vaste de romances, de *lieds*, d'airs d'église ou d'opéra, recueillis parfois après une seule audition. Myriam avait entendu beaucoup de cantatrices acclamées sur les premières scènes des deux mondes : aucune, assurait-elle, dont la voix l'émût autant, et qui fût avec une telle abondance une source vive de mélodies ; aussi ne se lassait-elle point de demander à sa nouvelle amie :

— Chante, chante, Eveline, chante encore quelque chose, je t'en prie !...

On fit venir un superbe harmonium, un merveilleux piano, des malles de cahiers et de partitions. Eveline se mit à déchiffrer ces pages où vibre éternellement l'âme des vieux maîtres, et l'enchantement qu'elles dégagent la saisit et l'enveloppa. Elle oublia les mille petits soins qui l'avaient jusqu'alors absorbée : les chaussettes à repriser, les mouchoirs à ourler, les chemises à couper, les nez à moucher, la soupe à surveiller, et le reste. Elle négligea ses devoirs accoutumés, dont le poids retomba sur sa mère, car ses frères et sœurs étaient ou trop jeunes, ou trop égoïstes, ou trop habitués à compter sur elle. Personne, d'ailleurs, ne lui fit aucun reproche : tous aimaient Myriam à travers elle, et plaignaient d'autant plus la malade qu'ils mesuraient inconsciemment le prix des biens qu'elle perdrait avec la vie.

— Va souvent chez cette pauvre jeune fille, puisque tu lui fais du bien, disait M. Cauche.

Mme Cauche ajoutait :

— On est heureux de donner un peu de soi-même à des gens si riches, mais qui ne peuvent jamais avoir les choses qu'on n'achète pas.

Et le docteur Nèche se frottait les mains, heureux de voir apprécier sa préférée par des personnes difficiles, et qui devaient s'y connaître.

Myriam, cependant, jouissait de la simplicité d'Eveline comme on jouirait de l'éclat ou du parfum d'une fleur sauvage si l'on n'avait jamais vu que des plantes de serre ou d'appartement. Mais elle était un petit être raffiné, compliqué d'artifices, changeant comme les nuages et jouet de ses propres caprices : le moment vint où elle se lassa de voir son amie, qu'elle trouvait si belle, dans la même pauvre robe grise mal faite, avec des gants usés, de lourdes bottines, un chapeau garni d'un mauvais ruban fripé. Et un jour elle lui dit :

(A suivre). *Ed. Rod.*

Ce ne fut qu'un rêve. — Une vieille tante à sa nièce :

— La nuit dernière, j'ai rêvé que j'étais en Afrique et qu'un lion me mangeait.

— Eh bien! le lion dut être heureux que ce ne fût qu'un rêve !

Bourg-Ciné-Sonore. — **Le Chant du Bandit,** qui passe au Bourg cette semaine, est non seulement le premier opéra-comique filmé, mais encore un film entièrement en couleurs qui marque un grand perfectionnement dans le procédé Technicolor. Lionel Barrymore en mettant en scène cette prande production a trouvé des occasions de nous montrer son art, son adresse et son sens artitique. Il nous initie à la vie nomade de cosaques, cette race « d'hommes-chevaux », qui jadis vivaient de rapines. Laurence Tibbet, le « Chaliapine » américain a soumis l'ampleur de sa voix aux exigences du micro, et la reproduction sonore n'en modifie ni l'étendue exceptionnelle, ni le timbre inoubliable qui fait penser aux voix slaves. N'oublions pas de citer Laurel et Hardy, les deux inimitables comiques, qui sont dans ce film deux désopilants bandits.

Achetez
— votre Trousseau
AUX TISSERANDS
4, rue Madeleine **LAUSANNE**
Près de l'Hôtel de Ville H. Lévy

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :
Margot & Jeannet
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne